Érasme, Dulce bellum inexpertis, texte éd. et tr. par Yvonne Rémy et René Dunil-Marquebreucq (Collection *Latomus*, VIII) : Bruxelles, 1953, in-8°, 111 pages.

A défaut d'une réédition critique des œuvres complètes d'Érasme, qui est irréalisable, on réimprime çà et là, avec notes et variantes, outre sa correspondance, ses ouvrages les plus répandus. Dans cette collection érasmienne, la récente publication de *Latomus* tiendra une place honorable. Les éditeurs précisent le développement de cet adage de 1508 à 1533 et les mutilations qu'il a subies après la mort de l'auteur.

Quelques pages sur la langue et le style et un petit lexique signalent les mots et les tournures qui ne sont pas conformes à l'usage classique ; on met en lumière le désir d'Érasme d'éviter les formules et les périodes des Cicéroniens et de scandaliser leur purisme. On pourrait noter aussi ses emprunts au style biblique, et les accumulations d'adjectifs qui font déjà penser à Rabelais (l. 1024).

Ce manifeste évangélique et pacifique est riche en résonances. Érasme dénonce l'origine mesquine des guerres (l. 29, 151 et 184), idée que Rabelais devait illustrer avec la querelle de fouaciers et de bergers d'où sortira la guerre picrocholine. Et voici du Montaigne : la puissance de la *consuetudo*, et les usages étranges de certains peuples (l. 259-267), notre infériorité morale par rapport aux païens et aux Turcs (l. 692-744 et 1028). L'antithèse « plinienne » des lignes 55-72 entre l'homme nu et les animaux armés est un des lieux communs de la Renaissance. Autre lieu commun, d'origine platonicienne : le baiser par lequel les âmes se joignent (l. 80).

D'autres phrases rendent un son très moderne. Érasme réclame l'arbitrage d'un Conseil des sages. Précurseur d'Alain, il n'admet pas la guerre défensive[1] ; il insinue une doctrine de non-résistance. Certains passages rappellent des sophismes qui furent diffusés à l'époque de la rencontre de Munich (l. 871 et 948).

Érasme tombe parfois dans l'amplification. Mais la dialectique de ce plaidoyer est habile. L'auteur exprime des idées généreuses et hardies, et manie avec le même succès l'ironie mordante et l'éloquence indignée[2].

Raymond Lebègue.

1. Il blâme les projets de croisade antiturque que l'on élaborait alors (l. 969 sq.). Mais fallait-il laisser les Turcs s'établir à Vienne? Il se garde de traiter ce sujet, qui, en 1529, sera d'une actualité brûlante.

2. L'importante expression *quavis de causa* est rendue trop librement (l. 29). L'ironie de *licet detorquere*, qui est repris plus loin dans *detorsimus* et *torqueantur*, n'apparaît pas dans la traduction (l. 627).

Giuseppe Piccoli, *Intorno alla autenticità degli scritti Antoniani. Contributi paleografico-linguistici* (= *Miscellanea Francescana, rivista di scienze teologiche e di studi francescani*, t. LII, 1952, p. 461-513) : Rome, 1953, 57 pages.

Ce volumineux article concerne non point saint Antoine, mais saint Antoine de Padoue ; c'est dire que je suis mal qualifié pour prendre parti dans des problèmes si tardifs. La thèse soutenue (non sur les seuls critères paléographiques et linguistiques comme ferait croire le titre, mais surtout sur des analogies doctrinales) est que les *Sermones Dominicales et in Solemnitatibus* et l'*Expositio in Psalmos* sont de saint Antoine de Padoue. Quelques notes marginales du codex Θ seraient même autographes. Le saint aurait une source commune avec le cardinal Jean d'Abbeville, auquel on attribue d'ordinaire, en France, la paternité de l'*Expositio in Psalmos*. Je peux dire que la base paléographique m'a paru minime, la base linguistique contestable, le ton souvent polémique.

Pierre Courcelle.

Maria Rosa Lida de Malkiel, *La Idea de la Fama en la Edad Media Castellana* : Fondo de cultura economica, Mexico-Buenos Aires, 1952, in-8°, 312 pages.

Ce livre intéresse nos études seulement parce qu'il s'ouvre, après quelques rapides pages sur la Grèce, par un relevé des textes latins qui ont trait à la gloire. Défilent successivement les « pour » : Ennius, Lucrèce, Cicéron, Virgile, etc..., jusqu'à Prudence en passant par Sénèque et « Plinio el Mozo » ; et les « contre » : Cicéron encore, Tite-Live (!), Perse, Juvénal, Macrobe et Boèce, qui sont sur ce point plus près de la pensée chrétienne. Une suite de citations reliées par un fil ténu telle qu'on en trouvait dans nos thèses d'il y a cent ans, mais aucune allusion au grand problème philosophique ni à ses sources ; un livre comme l'important travail d'A. D. Leeman semble ignoré, et même les quelques notations très générales publiées dans cette Revue (XXIX, 1951, p. 82).

M. Durry.

Enrica Malcovati, *Madame Dacier, una gentildonna filologa del gran secolo* (Bibliot. del Leonardo, t. XLIX) : Firenze, Sansoni, 1953, 76 pages in-12, 400 lires.

Cette aimable petite monographie a le mérite de combler une lacune : la femme savante qui en est l'objet, après avoir fait l'admiration de son